Correspondances féminines au XIX^e siècle. De l'écrit ordinaire au réseau

Female Correspondences in the 19th century: From Ordinary Writing to Networks

Marie-Claire Hoock-Demarle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10507>

DOI : 10.4000/clio.10507

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

Pagination : 67-88

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Marie-Claire Hoock-Demarle, « Correspondances féminines au xix^e siècle.

De l'écrit ordinaire au réseau », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 01 mai 2014, consulté le 02 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10507> ; DOI : 10.4000/clio.10507

Correspondances féminines au XIX^e siècle. De l'écrit ordinaire au réseau

Marie-Claire HOOCK-DEMARLE

Écrits ordinaires, d'emblée l'expression dérange, saisie d'abord comme un jugement définitif autant que dépréciatif sur une forme d'écrit lui-même perçu comme mineur ; elle dérange plus encore si on lui adjoint le qualificatif « féminin ». Pourtant, à l'observer de près, cette curieuse association met au jour tout un pan plutôt méconnu de l'histoire des femmes et confère à l'activité d'écriture qui leur est la plus familière, l'épistolaire, un rôle de premier plan¹. Il arrive que cette écriture accordée de tous temps aux femmes dans la mesure où elle se laissait aisément confiner à l'espace privé et à la vie quotidienne des corps et des cœurs, se mue sous la plume des épistolières en instrument d'une ouverture au monde, d'une entrée, si limitée soit-elle, dans la sphère publique, voire d'une éphémère participation à l'expression du politique. C'est un de ces moments-charnières² qui retiendra ici notre attention, celui où, à la suite de la Révolution française, entre élargissement de l'espace pour tous et toutes et accélération du temps avec son lot d'actualités quotidiennes, le très souple moyen de communication qu'est la correspondance sort de son confinement et s'adapte aux nouvelles donnees. Désormais saisies par la mobilité, un certain nombre de femmes, issues généralement des classes aisées, se constituent en réseaux transfrontaliers,

¹ On trouve un indicateur de l'importance de l'épistolaire pour les femmes dans la multiplication des manuels épistolaires à l'usage des dames et demoiselles dont Cécile Dauphin écrit qu'« ils constituent une source privilégiée pour l'histoire de l'écriture ordinaire puisqu'ils peuvent être considérés à la fois comme instrument et symptôme de la diffusion de la culture épistolaire... », Dauphin 1991 : 209.

² Koselleck 1990 : 178.

s'inscrivent dans cet espace élargi, participent à l'émergence d'une *Europe des lettres*³ où elles revendiquent leur place pleine et entière.

Comment en viennent-elles à faire d'un genre d'écrit voué à rester dans le cercle restreint de l'intimité et de la sphère domestique, l'instrument qui va permettre aux femmes de redéfinir leur espace de vie et leurs modes d'expression ? Par quelles ruses, quelques épistolières vont-elles réussir à se créer à l'échelle européenne un espace à soi qui leur avait été si longtemps refusé ? Et comment vont-elles, dans quelques cas rares mais emblématiques, devenir par la voie et la grâce d'un écrit ordinaire féminin dûment revisité, des individus actrices à part entière de la vie publique ?

Pour suivre au plus près cette évolution qui va de l'écrit ordinaire intime au réseau de correspondance irradiant tout le continent puis s'invitant dans la sphère du politique, il sera fait appel ici à trois corpus de correspondances féminines, œuvres de quelques femmes allemandes vivant ou écrivant entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle.

De la correspondance comme « écrit féminin ordinaire »

Écrit féminin ordinaire, l'expression, on l'a dit, dérange. Ne viennent à l'esprit, dans un premier temps, que ces secs bilans chiffrés que sont les livres de comptes des marchands ou les livres de raison et autres écrits domestiques non moins chiffrés. De plus, l'association faite ici entre le terme d'écrit et celui d'ordinaire, interpelle, tant on sait que derrière le premier se cache nécessairement une pratique, celle de l'écriture qui, à quel que stade qu'elle s'exprime, suppose à la fois un environnement culturel – l'écrit étant là pour être lu ou, pour le moins, transmis – et un individu assez éduqué pour passer à la pratique de cette écriture. Dans les écrits ordinaires au sens strict du terme, les univers sont circonscrits à l'activité de celui ou celle qui les trans(é)crit : monde des affaires, univers domestique, réseau familial, chronologies des familles ou généalogies des lignées. Si à ces écrits ordinaires du premier degré, on adjoint les écrits du for intérieur tels que les ont répertoriés Jean-Pierre Bardet et son équipe, c'est l'univers

³ Cf. le chapitre « L'Europe des Epistolières », Hoock-Demarle 2008 : 261.

du sujet écrivant qui fait au gré des jours et des humeurs la matière de l'écrit ordinaire⁴. Impossible, par ailleurs, de ne pas voir dans celui ou celle qui pratique une écriture, quelle qu'elle soit, un acteur social, comme le souligne Claudia Ulbrich à propos des écritures de soi considérées elles aussi comme des écrits ordinaires d'un genre, il est vrai, assez particulier :

On considère le fait d'écrire comme une pratique sociale et culturelle et l'auteur comme un acteur social qui donne forme à son texte à partir de la situation d'écriture qui lui est propre, et en direction d'un certain public⁵.

Ainsi élargi, l'écrit ordinaire devient un genre hybride, relevant autant de la pratique sociale tournée vers l'extérieur et en prise avec elle que de l'introspection menée dans le secret des cœurs et des corps sous forme de journaux intimes ou de correspondances privées. Et souvent les deux se mêlent quand il y a circulation d'un « écrit ordinaire » échappant au for intérieur pour s'inscrire dans un réseau de sympathisants, hommes et femmes confondus, comme ce fut le cas avec les confessions individuelles dans les cercles piétistes allemands du XVII^e siècle et comme cela l'est encore dans les correspondances d'ordre privé.

Dans la liste déjà longue des « écrits ordinaires », la correspondance semble cependant avoir quelque difficulté à se faire reconnaître : « les correspondances n'entrent pas en théorie dans le champ d'action de notre GDR », note le co-auteur du recueil *Les écrits du for privé en Europe*, qui atteste toutefois de « leurs liens avec l'écriture du for privé » et concède avoir accueilli « une série d'études entièrement ou partiellement vouées aux correspondances »⁶.

Pourtant, bien des caractéristiques des écrits ordinaires, écrits du for privé compris, s'appliquent aisément au genre épistolaire. À commencer par la définition délibérément commerciale et prosaïque

⁴ Arnoul, Bardet & Ruggiu 2010.

⁵ Ulbrich 2010 : 82.

⁶ Ruggiu 2010 : 10. Deux études sont effectivement « vouées » aux correspondances, l'une sur les correspondances d'émigrés « Le voyage des mots » (V. Sierra Blas et L. Martinez Martin), l'autre sur l'édition d'une correspondance familiale au XIX^e siècle (C. Dauphin, D. Pouban).

applicable à tout écrit ordinaire que l'on trouve dans l'*Encyclopédie* à l'entrée « correspondance » :

Commerce réciproque qu'ont ensemble deux personnes. Il se dit en termes de commerce, de la relation qu'un marchand entretient avec un autre marchand, un banquier avec un autre banquier [...]. On dit de l'un et de l'autre qu'ils ont de grandes correspondances quand ils ont affaire avec quantité d'autres négociants ou banquiers⁷.

La lettre est une *Breve* destinée avant tout à informer au plus vite des choses de la vie ordinaire en se pliant à la cadence du temps quotidien. Tantôt, ce sont de brefs moments arrachés au fil besogneux de la journée, tantôt ce rythme se ralentit sur des jours, voire des semaines. Soumise aux aléas de la voiture de poste comme aux bouleversements de l'histoire, mais sachant se jouer de la censure comme des frontières, la correspondance privée s'inscrit dans un réseau relationnel qu'elle se doit de nourrir de ses informations et réflexions du moment :

La lettre [est] la forme écrite privée, liée à l'instant, marquée au sceau des conventions sociales, d'une transmission d'un écrit plus ou moins psychologiquement saisissable à un partenaire séparé dans l'espace⁸.

Ainsi définie, la correspondance se présente de fait et par nature comme un écrit concentrant tout ce qui relève de l'ordinaire au sens cette fois large et moderne du terme : obligation d'immédiateté, poids des composantes sociales, part d'introspection, mode particulier de transmission, rôle fondamental de l'espace.

Cette inscription de la correspondance privée au nombre des écrits ordinaires prend tout son sens dès que l'on aborde les écrits ordinaires féminins. Outre qu'il peut se targuer d'une longue et constante tradition, l'épistolaire féminin s'affirme dès le milieu du XVII^e siècle avec les lettres de Madame de Sévigné et s'impose tout au long du XVIII^e siècle comme l'écrit par excellence des femmes :

Sa forme ouverte, « naturelle », proche de la conversation et son contenu au plus près des choses de la vie, souvent d'ordre privé, très

⁷ *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome IV, entrée « correspondance », p. 274.

⁸ Raabe 1966 : 73-74.

contemporain avaient rendu ce moyen d'expression accessible précisément aux femmes⁹.

Son contenu « au plus près des choses de la vie », explique pourquoi les femmes de diverses conditions, à l'exception des couches populaires et rurales, ont pu pratiquer l'épistolaire avec une certaine liberté. Ce champ d'écriture leur est accordé de bonne grâce pour des raisons peu glorieuses, certes, mais évidentes : écrire des lettres n'a jamais nécessité d'avoir *a room of one's own* à la Virginia Woolf, un coin de table suffit ou ce placard dans lequel, de nuit, George Sand écrit lettres et romans :

Je m'étais habituée à travailler de nuit [...], je faisais mon bureau d'une armoire qui s'ouvrait en manière de secrétaire, c'est là que j'écrivais, le nez dans le placard qui me servait de bureau¹⁰.

L'ordre domestique n'en est guère bouleversé, la femme peut vaquer à ses tâches journalières sans que sa correspondance en souffre, car c'est une activité qui peut prendre son temps, s'interrompre à loisir, se fragmenter sur des journées entières, bref, s'accommoder du temps de l'ordinaire. L'ordre social n'est pas non plus remis en question car il est clair que ces correspondances ordinaires féminines restent de l'ordre d'un privé parfaitement circonscrit et, qui plus est, contrôlé par le père, parfois la mère, puis par le mari. Fille ou femme, on n'écrit pas à des inconnu(e)s mais à des proches, des parents, des amies d'enfance, des compagnes de couvent : tout reste sous haute surveillance et le contenu s'en ressent qui, de manière générale, se concentre sur les petits faits du jour, les relations sociales, les mondanités, parfois sur l'ennui de la vie de province, les problèmes de santé, la vie et la mort au fil des jours. Et même lorsqu'elles reflètent une part de vie sociale, les lettres des femmes se contentent trop souvent, au dire de l'*Encyclopédie*, « de peindre le jargon d'un temps et d'un siècle [...] C'est un remplissage d'idées futiles de société »¹¹ ! Autre point de convergence entre les correspondances des femmes et les écrits ordinaires, tous sont écrits sans intention ni espoir d'être publiés. Réservées au cadre intime de la famille et des ami(e)s proches, les lettres circulent de maison en

⁹ Becker-Cantarino 1985 : 98.

¹⁰ Sand II in Lubin 1970 : 146.

¹¹ *Encyclopédie*, entrée « Lettres (des modernes) ».

maison, de mère à fille, rarement entre époux. Le cas des lettres de Madame de Sévigné est particulièrement éclairant. Sollicitée par son cousin Bussy-Rabutin pour publier à l'intention du roi un choix de ses lettres essentiellement adressées à sa fille, Madame de Sévigné s'y refuse énergiquement dans un premier temps, prétextant :

Croyez vous que mon style qui est toujours plein d'amitié, ne se puisse mal interpréter ? je n'ai jamais vu ces sortes de lettres entre les mains d'un tiers qu'on ne pût tourner sur un méchant ton¹².

La publication d'une quarantaine de lettres destinées au seul usage, quasi privé, de Louis XIV, ne constituait en rien une diffusion à grande échelle mais la remarque de la Marquise souligne clairement qu'à ses yeux une lettre est un écrit qui ne saurait quitter le champ de l'échange au-delà de deux.

Pourtant, dès le dernier tiers du XVIII^e siècle, le caractère de l'épistolaire féminin change. L'évolution est certes lente, comme le montre une première correspondance largement ancrée encore dans le privé et le quotidien des femmes mais la personnalité exceptionnelle de son auteure lui confère déjà une autorité qui repousse les limites jusque-là bien définies de l'ordinaire.

De quelques correspondances ordinaires de femmes peu ordinaires

Le processus qui, vers la fin du XVIII^e siècle, fait de la correspondance, écrit ordinaire circonscrit et contrôlé des femmes, l'expression d'un univers féminin en pleine évolution, n'est pas le fruit du hasard mais bien celui de la conjoncture d'un moment particulier, d'un nouvel espace et d'une prise de conscience sinon des femmes dans leur ensemble, du moins de certaines d'entre elles qui la transmettent dès lors par le biais des lettres qu'elles échangent. Sous quelque angle qu'on l'aborde, le quart de siècle qui sépare 1789 de 1815, la prise de la Bastille du Congrès de Vienne, constitue un des moments-charnières de l'histoire événementielle et culturelle comme de l'histoire des mentalités et de celle des femmes. Ce moment que nombre d'historiens qualifient de *Sattelzeit*, temps-à-cheval entre deux époques, entre deux conceptions du monde et de l'histoire, est celui

¹² Mme de Sévigné, « Lettre à Bussy-Rabutin », 28 décembre 1689, *in* Duchêne 1972 : III, VII.

du basculement dans une modernité que certains et non des moindres redoutent et, à l'instar de Goethe, traitent de « vélocifère »¹³. L'élargissement de l'espace à une échelle continentale jusqu'alors insoupçonnée, conséquence des guerres révolutionnaires et de la conquête napoléonienne, l'accélération du temps, vécue en temps réel par tous ceux qui veulent vivre en direct « la grande pièce de théâtre qui se joue à Paris »¹⁴, ces deux facteurs concomitants œuvrent à l'émergence d'un monde désormais dominé jusque dans son quotidien par la mobilité des hommes, mais aussi des femmes, qu'il s'agisse du simple soldat de la République, de l'émigré(e) errant de refuge en refuge ou de l'exilé(e) par la volonté impériale, mais tout autant par l'irruption des techniques de communication modernes au service d'une réalité nouvelle et encore sans nom, l'actualité :

Chemin de fer, voitures de poste, bateaux à vapeur et toutes ces commodités de la communication, voilà ce qui pousse le monde civilisé à faire de la surenchère, et de ce fait à s'enfermer dans la médiocrité¹⁵.

Plus rapide que les gazettes – qui d'ailleurs puisent largement dans les lettres de leurs correspondants à Paris ou ailleurs –, plus libre que les essais pour ou contre la Révolution qui fleurissent dans toute l'Europe, la correspondance devient le mode de transmission le mieux adapté à une actualité recueillie et diffusée au jour le jour.

On retiendra ici deux correspondances féminines datant précisément de ce tournant de siècle si riche en actualité. Elles sont le fait de femmes appartenant à deux générations distinctes, issues de milieux sociaux différents, infatigables chroniqueuses de leur vie mais aussi de la vie des autres, et témoignant au fil de leurs lettres du basculement qui s'opère d'un écrit ordinaire féminin encore prisonnier de la tradition vers une correspondance tout aussi attachée aux choses de la vie, mais revisitée par le contexte extérieur. Car, sous l'apparence

¹³ Koselleck 1990 : 178.

¹⁴ Wilhelm von Humboldt à Caroline von Beulwitz, 4 août 1789, *in* von Sydow 1910 : 48.

¹⁵ Goethe à Zelter, Weimar, 6 juin 1825 *in* Mandelkow 1976, IV : 146. Le dictionnaire culturel de la langue française d'Alain Rey (2005) signale l'emploi courant du terme « actualité » à partir de 1823 et son usage dans la presse à partir de 1845.

d'un échange épistolaire encore soucieux des normes de l'écrit ordinaire – on écrit à la famille, on s'écrit entre amies – ces femmes, peu ordinaires de par leur destin dans un moment si particulier, élaborent de fait un nouvel espace à soi spécifique aux femmes.

Dans cette galerie d'épistolières au tournant du siècle, la figure de Madame la Conseillère Gœthe ne manque pas de paradoxes. Née en 1731, mariée à dix-sept ans, figure respectée de la bourgeoisie de Francfort, elle appartient encore largement au XVIII^e siècle. Mais morte en 1808, elle en a vécu très consciemment le tournant, veuve à cinquante ans, elle a su mettre à profit son nouveau statut qui lui accorde, y compris dans ses lettres, la liberté de formuler nombre de réflexions et de critiques jusqu'alors rarement exprimées dans des lettres de femmes. Et surtout, s'adressant essentiellement à son fils installé à Weimar, elle use sans réserve du privilège que lui procure son statut de mère du grand homme. La majorité de ses lettres, conservées de 1792 à sa mort, constitue un témoignage unique sur l'évolution de la correspondance comme écrit ordinaire vers un instrument de la réflexion et de l'affirmation de soi à un moment précis. C'est un témoignage à double face : d'un côté, il y a le volumineux mais, dans le fond et la forme, traditionnel échange épistolaire d'une mère avec son fils unique, sa belle-fille et son petit-fils avec force racontars, envois de cadeaux, salutations diverses et les mille petits riens qui animent la vie quotidienne francfortoise. Mais, de l'autre, parce que la personnalité du destinataire dépasse, et de loin, les limites toutes tracées de l'univers familial et domestique, il y a aussi une chronique commentée à son usage des épisodes politiques et historiques qui agitent Francfort et le reste de l'Europe. Ce qui donne lieu à des lettres où se côtoient et parfois se mêlent les choses du quotidien et les événements qui font l'histoire du moment, le tout accompagné d'une philosophie du monde que s'est faite au fil des jours Madame Gœthe mère :

6 janvier 1794

Mon cher fils,

Nous avons ici des quartiers d'hiver en abondance ! trois bataillons de la Garde prussienne [...] qu'est-ce qu'il va advenir à la fin de tout cela – je crois bien que le plus grand des politiques ne le sait pas lui-même –

assez, nous sommes dans un tohu-bohu qui ne peut être pire – laissons aller les choses comme on peut – ne nous effrayons pas avant l'heure – passons nos journées de manière aussi réjouissante que nous pouvons – car nous ne pouvons, au risque d'être broyés, mettre le doigt dans les rayons de la roue du destin pour l'arrêter. Imagine-toi la semaine dernière la *Flûte enchantée* a été donnée pour la 24^{ème} fois devant une salle comble et a déjà rapporté 22 000 florins ! [...] Maintenant je vais ficeler mon paquet pour que cette histoire puisse partir demain aux aurores¹⁶.

Ce ne sont donc plus seulement l'univers domestique, le quotidien des femmes, pas même les formes et lieux de sociabilité en place qui nourrissent la correspondance. Désormais le monde dans ses dimensions politiques et internationales s'invite et contribue à forger la philosophie d'une épistolière qui se saisit elle-même au miroir de cet univers élargi, commun à tous, hommes et femmes, dirigeants politiques et simples citoyens, guerriers et civils. Ce faisant, elle se découvre des dons qui la rapprochent de son génial fils et elle n'hésite pas à se créer au fil de la plume une presque authentique généalogie littéraire :

Le don que Dieu m'a donné c'est de faire une vivante description de ce qui est entré dans mon savoir, grand et petit, vérité et conte. Dès que j'arrive dans un cercle de gens, tout devient gai et joyeux parce que je raconte – c'est là tout le mystère¹⁷.

La remarque est d'autant plus étonnante qu'elle est écrite au moment même où Goethe songe à rédiger son autobiographie dont le titre *Dichtung und Wahrheit* semble ici suggéré par Madame la Conseillère Goethe évoquant *Wahrheit und Märchen*. Mais elle prend aussi tout son sens quand on sait que Goethe dans cette même autobiographie incorporera nombre de lettres de sa mère, l'immortalisant sous le nom légendaire de Frau Aja. La correspondance familiale acquiert dès lors un statut nouveau qui la rapproche de l'écriture fictionnelle.

Tout autre est la correspondance échangée de 1800 à 1830 par deux Berlinoises que les aléas et bouleversements de cette époque-charnière vont séparer pendant des années. On est certes encore là dans le champ des écrits ordinaires féminins au sens où cette correspondance se fait entre deux femmes, amies depuis l'adolescence

¹⁶ Goethe 1971 : 44-45.

¹⁷ Catharina Elisabetha Goethe à Goethe, 6 octobre 1807 in Fackert 1971 : 269.

et où elles ne songent pas un instant à la diffuser, encore moins à la publier. Mais l'apparence est trompeuse et une grande partie des lettres sera publiée à la mort de l'une des épistolières en 1833, tandis que la publication récente de l'ensemble des lettres – plus de 250 échangées pendant près de trois décennies – constitue pour leur éditrice actuelle « la correspondance entre deux femmes la plus importante du XIX^e siècle »¹⁸.

Tant par leur statut social distinct que par l'itinéraire de vie propre à chacune, ces deux femmes sont peu ordinaires mais ce qui aurait dû constituer un handicap insurmontable, être juive pour l'une, mener une vie de demi-mondaine dans les capitales européennes pour l'autre, se transforme sous leur plume en une possibilité d'investigation du monde. Curieuses de tout, elles finissent selon leur propre formule par se créer « une communauté *à notre manière* » à l'échelle de leurs expériences de vie et d'écriture menées dans l'Europe de leur temps.

Rahel Levin-Varnhagen (1771-1833) est née à Berlin, où l'importante communauté juive, dont les banquiers et médecins sont réputés dans toute l'Europe, est encore dominée par la grande figure de Moses Mendelssohn, l'ami de Lessing, théologien de *l'Aufklärung* et initiateur d'un judaïsme réformé. Restée longtemps célibataire, Rahel s'est affirmée envers et contre tous en créant en 1804 sa *Mansarde*, aux antipodes de toute forme alors admise de sociabilité. Ni salon, ni cercle, ni cénacle, c'est, dans sa simplicité revendiquée comme dans son ouverture à tout individu quel qu'il soit, un lieu voulu par Rahel comme hors-société, hors-normes et, par extension, une forme première de chambre à soi à la Virginia Woolf. Rahel voyage peu – Paris en 1800, Amsterdam en 1801, Bruxelles en 1816 – et elle séjourne un temps à Karlsruhe après son mariage en 1814 avec Karl August von Ense : « rester sur place, c'est là mon voyage préféré » avoue-t-elle. Sa mobilité voyageuse, c'est celle de la lettre, il y en aura plus de 6000 recensées à sa mort, échangées avec plus de 300 correspondants répartis dans toute l'Europe.

Pauline Wiesel (1779-1848) est, elle, une véritable vagabonde d'Europe, par tempérament, par choix, par les aléas de ses multiples

¹⁸ Hahn 1997 : 24.

liaisons. Issue d'une famille berlinoise rattachée par sa mère à cette autre minorité berlinoise que sont les Huguenots, on la trouve à Paris, Londres et Rome mais aussi en Suisse et en Allemagne du Sud. Elle vit « comme un oiseau sur la branche » et sa correspondance constitue pour une bonne part une plongée dans un quotidien saisi comme un présent fragile, éphémère, sans passé et sans avenir :

C'est complète folie et folle faiblesse que d'économiser avec sa vie, je voudrais bien vivre mon peu de temps vite et en beauté, tout en un seul jour... Comme les fourmis, toujours d'un trou à l'autre pour *vegetieren*, cela, ce n'est pas vivre¹⁹.

Entre ces deux natures si différentes, la correspondance suscitée par les fréquents déplacements de Pauline Wiesel hors de Berlin et de l'Allemagne, mais aussi par la passion épistolaire qui habite Rahel, crée un espace commun, tisse une « communauté du Nous » (*Wir-Gemeinschaft*) où ces deux femmes vont édifier un monde à elles et se construire mutuellement. La correspondance devient dès lors le récit d'une quête identitaire à deux voix, la recherche d'un espace à soi qui ne se soucie ni des frontières nationales ni des différences sociales, pas même des difficultés de langue puisque les lettres s'écrivent indifféremment en français ou en allemand. Le but de cette correspondance est l'espoir, répété jusqu'à s'en griser, d'un « être-ensemble-dans-un-espace-à nous » :

Nous goûterons *ensemble* la verdure sur la terre et l'air. Ensemble, à côté l'une de l'autre. Quel magnifique mot ! Avec tout ce qu'il comporte !²⁰

Et, comme en écho, Pauline répond dans son français si joliment chaotique :

Adieu Ralle, que voulés vous que je vous dise, vous me connaissez, mais régrêts de ne pas vous voir, jouir les derniers moments *enSemble* voir nous parler nous reposér enSemble rire, et même pleurer [...]. Adieu Ange, votre fidelle amie²¹.

Les deux femmes sont conscientes de leur marginalité, « des naufragées comme nous » soupire Rahel qui ajoute non sans jubilation :

¹⁹ Pauline Wiesel à Rahel Varnhagen, 26 janvier 1819, *in* Hahn 1977 : 260.

²⁰ Rahel Varnhagen à Pauline Wiesel, 21 mars 1817, *in* Hahn 1977 : 184.

²¹ Pauline Wiesel à Rahel Varnhagen, 12 février 1820, *in* Hahn 1977 : 323.

Nous sommes à côté de la société humaine et ainsi sommes exclues de la société [...] Vous, parce que vous l'offensez (toutes mes félicitations ! ainsi vous avez eu quand même quelque chose). Moi, parce que je ne peux ni pécher ni mentir avec elle²².

Mais de cette marginalité assumée, elles font avec énergie et constance le fondement d'une autre société où les femmes incarneraient de plein droit les formes d'une nouvelle sociabilité marquée par l'amour de la vérité et l'égalité de tous les individus : « Une femme peut-elle quelque chose au fait qu'elle aussi est un être humain ? »²³.

Les choses de la vie, le quotidien des femmes sont très présents dans cette correspondance. Les lettres évoquent les plaisirs de la vie parisienne, les soucis constants pour la fille de Pauline qui mourra très jeune, les difficultés familiales et celles de couple de part et d'autre, les connaissances communes, les voyages risqués d'une femme seule à travers l'Europe. On y trouve, en revanche, peu de références à des événements politiques. Ce qui change en ce tournant du siècle c'est l'ordinaire des femmes, avec les acquis, éphémères certes, de la liberté et de l'égalité reconnus à chaque individu. Écrites dans la perspective de l'autre et quasi sous son regard, ces lettres témoignent d'un quotidien des femmes désormais remis en cause par le divorce, la mobilité, des choix de vie inconnus jusqu'alors. Conscientes de ces changements, elles disent en toute sincérité aussi bien la difficulté pour une femme de vivre seule et en étrangère à Paris que l'ennui ressenti par Rahel, récemment promue femme de diplomate :

Depuis que je ne suis plus seule et ne suis donc plus mon propre maître... je ne me sens plus libre !! Ce qui pour nous veut tout dire... Maintenant il faut me comporter avec les gens comme si je n'étais rien de plus que mon mari²⁴.

Portée par cette double quête identitaire qui s'intensifie au fur et à mesure que Pauline « philosophe », mi-gaie, mi-amère, sur sa vie aventureuse et que Rahel se lamente sur la médiocrité ambiante du Berlin de la Restauration :

²² Rahel Varnhagen à Pauline Wiesel, 16 mars 1811, *in* Hahn 1977 : 91.

²³ Rahel Varnhagen à Philipp Veit, 1793, *in* Feilchenfelt 1983, VII : 12.

²⁴ Rahel Varnhagen à Pauline Wiesel, 14 janvier 1817, 4 février 1820, *in* Feilchenfelt 1983 : 175, 320.

je suis étrangère à tout et tout m'est étranger, tout est gris, je vois beaucoup de gens et n'ai aucune relation, je suis beaucoup chez moi. En un mot, les gens intelligents vivent trop longtemps²⁵ !

Au fil des lettres, la correspondance se constitue en un écrit féminin qui porte témoignage, de manière lucide et critique, sur le quotidien des femmes inscrit dans la mobilité, voire la précarité, mais construit désormais sur des choix individuels peu ordinaires mais ouvertement assumés.

Le parcours peu ordinaire d'un écrit ordinaire féminin

Pour tous ceux qui, autour de 1800, sont jeunes, impossible de reculer leur date de naissance, impossible de penser comme les plus anciens, de vivre comme eux, impossible de renier leurs propres conditions d'existence, lesquelles sont épuisantes²⁶.

Pour la plupart des femmes qui, vers 1800, égrènent au fil de leurs lettres leur « épuisante » existence et, en même temps, prennent conscience du changement radical de la situation qui leur est faite, la correspondance relève encore et toujours d'une pratique d'écriture traditionnelle. Les lettres que s'échangent Pauline Wiesel et Rahel Varnhagen s'apparentent pour une bonne part encore au dialogue par écrit et restent au plus près des choses, de cet ordinaire des femmes, de « ce qui tisse la vie de chacun »²⁷. Et cela, même si la réflexion sur la condition féminine, un certain regard jeté sur la marche du monde et la revendication par les femmes, reconnues comme individus à part entière, des acquis de la Révolution française tels que la liberté et l'égalité, donnent à ces lettres une tout autre dimension, celle d'un témoignage *in progress* sur une phase importante de l'histoire des femmes. La lettre, en tant qu'écrit circulant de manière privée entre deux personnes, n'est pas encore instrumentalisée, pas plus qu'elle n'entre dans le domaine de l'écrit public dans le but avoué d'interférer dans la sphère publique, voire politique ou dans celui de la littérature dans l'espoir de s'imposer comme un genre nouveau. Il faut attendre une ou deux générations pour que des femmes ayant vécu leur

²⁵ Rahel Varnhagen à Pauline Wiesel, 9 décembre 1819, *in* Feilschenfelt 1983 : 311.

²⁶ Wolf 1980 : 227.

²⁷ Mouysset 2010 : 147.

enfance et leur adolescence dans ce même moment-charnière reconnaissent ce passé comme le fondement de leur parcours d'écrivaines. George Sand est de celles-là quand élaborant *Histoire de ma vie* sur fond de souvenirs, elle recourt à ses lettres de jeunesse ou à celles de ses proches, père et grand-mère, et les intègre au continuum de l'autobiographie :

Lequel de nous, trouvant un fragment d'écriture du temps passé, fût-ce un acte de sèche procédure, fût-ce une lettre insignifiante, ne l'a examiné, retourné, commenté, pour en tirer quelque lumière sur les mœurs et coutumes de nos aïeux !²⁸

Mais il est d'autres femmes-écrivains qui, négligeant la phase de réécriture littéraire que suppose la rédaction de l'autobiographie, n'hésitent pas à se saisir de leurs correspondances de jeunesse pour tisser à partir du texte brut des lettres des ouvrages littéraires singuliers. Parmi elles, à vrai dire peu nombreuses mais d'autant plus repérables, il y a Bettina Brentano-von Arnim (1785-1859) qui, fille d'un riche négociant italien de Francfort et de Maximiliane von La Roche, amour de jeunesse de Goethe, est aussi la sœur de Clemens Brentano, le plus fantasque des poètes romantiques allemands et la femme d'Achim von Arnim, lui aussi grande figure du Romantisme. Sur le tard, veuve et la cinquantaine passée, elle passe en revue ses correspondances avec son frère, sa grand-mère l'écrivaine Sophie von La Roche, son amie la poétesse Caroline de Günderode qui s'est suicidée en 1806 et même Goethe qu'elle connaît par l'intermédiaire de sa mère, Francfortoise comme elle. De ces diverses correspondances, elle fait des œuvres littéraires qui n'appartiennent qu'à elle et auxquelles elle donne le nom de *Briefromane*, lettres-romans. Seule la très volumineuse correspondance avec son mari, installé quasi à demeure dans leur domaine de Wiepersdorf alors qu'elle et sa nombreuse famille préfèrent Berlin, échappe à ce traitement, les lettres de Bettina restant dans ce cas un écrit ordinaire féminin d'une très grande intensité permettant par ailleurs de mesurer le travail de remaniement opéré sur les autres correspondances²⁹.

²⁸ Sand in Lubin 1970 : I, 79.

²⁹ Vordtriede 1961.

Au tournant du siècle, quelques femmes, à l'instar de Rahel Varnhagen, ont réussi à créer, à partir d'un échange épistolaire encore très classique dans sa forme, un espace à soi s'insérant dans la cartographie de la nouvelle Europe, fonctionnant en réseau sur un mode encore privé, même s'il est désormais à l'échelle européenne. Cinquante ans plus tard, la correspondance remaniée telle que la pratique Bettina von Arnim investit un espace d'un tout autre type, moins géographique dans son extension, moins cosmopolite dans sa diffusion mais beaucoup plus profondément inscrit dans la société, la culture et la littérature de son temps. C'est là une toute nouvelle dimension que s'octroie la correspondance au titre même d'écrit ordinaire des femmes, mais cette incursion du privé des femmes dans la sphère publique n'est évidemment pas du goût de tous, comme le prouve l'équation « publication = prostitution » clairement formulée par Frère Clemens à propos de sa sœur qui vient de publier sous le titre *Correspondance de Gœthe avec une enfant* les lettres échangées avec le grand homme :

C'est un malheur que cette créature [...] Bettina aurait si bien joué son rôle d'ange si elle n'avait pas traîné dans la rue ce qu'elle a de meilleur, de plus intime. Les femmes n'ont pas le droit de blesser ainsi la délicatesse, elles ne doivent pas se prostituer ainsi publiquement³⁰.

On s'attardera ici moins sur les modalités concrètes de ce remaniement des lettres originales destiné à en faire un produit littéraire d'un genre inédit que sur deux processus corollaires qui permettent à ces correspondances d'un autre temps de s'inscrire dans un champ très ouvert relevant non seulement de la littérature mais aussi de la vie publique, voire politique. Le premier opte pour une historicisation parfois aventureuse du quotidien des femmes à partir du contexte historique et social de l'échange épistolaire. Le second tend à une fictionalisation très aboutie de l'écrit ordinaire qui, de ce fait, change de statut. Le tout est mené de main de maître par une femme, consciente de la dimension nouvelle ainsi apportée par ces deux stratégies de réécriture, ancrage historique du témoignage d'un côté, passage à la fiction de l'autre, seules capables à ses yeux de donner sens tant au quotidien qu'à l'écrit ordinaire.

³⁰ Niendorf 1844 : 24.

Dans le souci évident de justifier la publication de lettres, qui restent, avec le Journal, la forme d'écriture la plus intime, Bettina von Arnim tente, dans un premier temps, de les insérer dans une perspective historique très particulière. Elle construit ainsi une chronologie à rebours, qui n'a rien d'arbitraire et va du plus proche, les rapports épistolaires avec Gœthe et sa mère (*Correspondance de Gœthe avec une enfant*, 1835) à l'échange avec son amie de jeunesse Caroline de Günderode (*La Günderode. Lettres des années 1804-1806*, 1840) ; elle s'achève sur un retour à l'enfance et à une adolescence placée sous la tutelle fantasque de son frère Clemens (*La couronne printanière de Clemens Brentano. Tressée à partir de lettres de jeunesse*, 1844). En remontant ainsi le fil de ses correspondances, Bettina von Arnim prend conscience que celles-ci, sous l'effet du contexte, s'emboîtent tout naturellement pour constituer un morceau de mémoire allemande. Elle décide donc de publier ces lettres privées, en les remaniant sans complexe, comme autant de témoignages de l'évolution de l'Allemagne depuis le tournant du siècle et le démantèlement du Saint Empire par Napoléon en 1806 jusqu'aux premiers frémissements de la Révolution de février 1848 :

Elle disait ressentir en elle le besoin de rendre tout public, particulièrement quand c'était aussi précieux. Elle se disait redevable de cela à ses contemporains et à la postérité³¹.

La dédicace de *Die Günderode* offre un exemple éclairant du rôle désormais public dévolu à l'échange épistolaire. Bettina dédie en effet cette correspondance entre deux adolescentes du début du siècle, placée sous le signe du romantisme le plus radical, aux étudiants de 1840 et fait même allusion dans cette dédicace à *la Jeune Allemagne* qui, dans le sillage de Heine, Gutzkow et quelques autres, brave alors censure et pouvoir, souvent au prix de l'exil :

À vous je dédie ce livre, à vous qui vous réclamez de la race d'Arminius, à vous qui êtes la *Jeunesse de l'Allemagne*...³²

³¹ Steig 1909.

³² Bettina von Arnim, « Den Studenten », dédicace de *Die Günderode*, in Konrad 1959 : I, 217.

L'autre remaniement que Bettina von Arnim impose à ses correspondances tient à sa capacité à les retraiter jusqu'à ce qu'elles atteignent une forme qui fait de la lettre une sorte d'écriture publique et met l'écrit ordinaire, remanié et réactualisé par ses soins, au cœur de son temps. C'est bien là le sens du remodelage que, d'un livre à l'autre, elle va opérer sur la figure de Madame la Conseillère Gœthe. Le quotidien ordinaire de Francfort au tournant du siècle, celui-là même qui apparaît avec tant de spontanéité dans les lettres de la mère de Gœthe, s'inscrit ainsi dans l'histoire et devient matière littéraire puis politique.

Dans un premier temps, conforme encore aux lettres authentiques, la mère de Gœthe apparaît comme la mémoire d'un passé disparu que la jeune Bettina va se charger de transmettre. Blottie aux pieds de sa compatriote francfortoise, elle l'écoute raconter l'enfance de son génial fils et en transcrit à Gœthe le récit remanié qu'il intégrera pour une part dans sa propre autobiographie :

Je te remercie de tout cœur pour le *Evangelium Juventutis*, dont tu viens de m'envoyer quelques périscopes, continue à le faire de temps à autre, comme l'esprit te l'inspirera...³³

Puis, dans un second temps, Bettina reconfigure la Francfortoise au franc-parler et à la philosophie marquée au sceau du bon sens en une figure emblématique d'une Allemagne idéalisée face à un présent fortement remis en question. Madame Gœthe, toujours saisie dans son quotidien mais un quotidien cette fois nettement plus public, devient le personnage central du livre publié en 1843 par Bettina von Arnim et perçu par les contemporains comme un brûlot politique, *Ce livre appartient au Roi*. Dans le chapitre principal intitulé *Socratie de Madame la Conseillère*, la mère de Gœthe, en libre citoyenne d'une ville libre d'Empire, converse le plus sérieusement du monde avec le pasteur et le bourgmestre de la ville sur les sujets les plus brûlants de la politique et de la religion, disant son fait, à quarante ans de distance, au Roi de Prusse. Certes Madame la Conseillère n'utilise pas directement de la lettre, son écriture ordinaire favorite, elle mène ici des conversations qui peuvent parfois dégénérer en disputes ou en algarades. Mais, outre que

³³ Gœthe à Bettina von Arnim, 11 janvier 1811, in Konrad 1959 : V, 104.

l'épistolière se profile sous le couvert du dialogue, la lettre, comme genre revisité par Bettina von Arnim, va devoir désormais assumer un autre rôle, majeur et plutôt inattendu. Par la volonté expresse de l'auteur, c'est le livre tout entier qui doit se faire lettre, *lettre ouverte* au Roi, ce qui n'échappe pas aux lecteurs du moment :

Ce livre appartient au Roi [...] C'est une lettre, une lettre ouverte écrite au Roi, précisément à Frédéric-Guillaume IV. C'est une adresse de notre époque conçue et écrite par une femme, une courageuse prophétesse³⁴.

La *lettre ouverte* adressée aux acteurs du pouvoir, qu'ils soient politiques ou intellectuels, n'a jamais été et ne sera, après Bettina, jamais un genre très pratiqué par les femmes. À l'exception d'une Rosa Luxemburg écrivant de sa prison où, une fois de plus elle est enfermée, les *Spartacus-Briefe*, mélange étonnant de bribes d'un quotidien réduit au minimum et instructions politiques traitées sous forme de circulaires (*Rundbriefe*), à la fois écrit ordinaire de l'ordre de l'intime – et même du clandestin – et pamphlet révolutionnaire³⁵. Bettina elle-même, ne devra la publication de son ouvrage qu'à la protection royale sollicitée par elle-même, habile à se retrancher derrière la soi-disant futilité attribuée à la voix des femmes :

Et précisément, connaissant la conviction que l'on m'a inculquée, qu'une femme est impropre à une telle tâche – dire la vérité –, que sa voix n'a aucune valeur, moi, j'ose écrire ces feuillets...³⁶

Ruse de l'histoire, ironie aux risques calculés ou indéniable habileté à retourner les arguments les plus éculés, la démarche de Bettina est payante puisque désormais *Ce livre appartient au Roi* est propriété privée et protégée du souverain et échappe de ce fait à la censure. Mais la stratégie est intéressante qui recourt encore – dans le but certes de lui infliger un démenti cinglant – à l'idée que la correspondance aux mains des femmes reste considérée comme un écrit ordinaire, d'ordre privé, voué à la futilité et sans incidence sur la marche des affaires ou sur l'évolution de l'opinion publique.

³⁴ Gutzkow, octobre 1843.

³⁵ Luxemburg, juillet à novembre 1918.

³⁶ Brouillon de lettre à Frédéric Guillaume IV, s.d., in Konrad 1959 : V, 375.

« Cette étrange Bettina qui, avec toutes ses lettres a donné corps à l'espace, créé la forme la plus emplie d'espace »³⁷, la remarque de R.-M. Rilke, plus sensible, il est vrai, à l'aspect poétique de la *Correspondance de Goethe avec une enfant* qu'à l'entrée en force des autres correspondances dans le domaine public du milieu du siècle, met très justement l'accent sur l'évolution au cours de la première moitié du XIX^e siècle de l'écrit ordinaire féminin par excellence qu'est l'épistolaire. Des lettres, qui, à l'origine, étaient conçues dans l'intimité des cœurs et des corps, destinées à la seule « circulation entre deux personnes », s'inscrivent de fait dans un nouvel espace, et parfois même créent de l'espace. La rupture causée par la Révolution française avec ses corollaires, une prise de conscience des femmes qu'elles sont des individus à part entière et une mobilité généralisée propice à l'échange épistolaire, tout cela donne à ce dernier un statut nouveau dépassant les clivages linguistiques, sociaux ou nationaux, gommant la différence des sexes et mettant à mal les codes particuliers à chacun. Le quotidien, le domestique qui nourrissait pour la plus grande part la correspondance des femmes, change radicalement. Les bouleversements sont tangibles avec leurs cortèges de guerres, d'occupations, de réquisitions de toutes sortes, le quotidien ordinaire en est lui-même bouleversé avec les hommes partis à la guerre, les soldats étrangers réquisitionnant logements et nourritures, les femmes voyageant, s'exilant parfois dans toute l'Europe. Dans ce contexte, certaines correspondances entre femmes se constituent parfois en un réseau « à leur manière » comme l'écrivent Rahel Varnhagen et Pauline Wiesel, un espace où le quotidien tel qu'il était défini autrefois n'a plus guère de place ni même d'intérêt et où la quête identitaire devient essentielle. Quant à Bettina von Arnim qui fait de la publication de ses correspondances d'antan fortement remaniées une stratégie pour investir la sphère publique de son temps, elle se situe à une autre échelle. Publiant sans complexe l'intime, elle confère à la correspondance comme écrit ordinaire féminin un statut littéraire ambigu, ni autobiographie, ni Journal. Replaçant ses correspondances dans leur contexte, lui aussi largement retravaillé, elle « historicise » à sa manière le quotidien ordinaire qui faisait le charme du Francfort de Madame la Conseillère Goethe ou des années

³⁷ Rilke 1910 in Betz 1966 : 178.

d'adolescence avec Caroline de Günderode. Avec la figure de la mère de Goethe en citoyenne libre de la ville de Francfort, c'est le livre tout entier qui devient lettre, adresse politique au roi de Prusse. Porteuse encore d'un quotidien des femmes particulier au tournant du siècle mais idéalisé par Bettina von Arnim, la lettre-livre interfère avec la situation du temps présent fortement mise en cause par un épistolaire instrumentalisé à des fins quasi politiques. Non seulement la lettre, en tant que genre pratiqué par les femmes, mais le quotidien des femmes ainsi mis en miroir, tout ici est revisité en un écrit féminin qui, tout en se fondant sur la vie ordinaire des femmes saisie dans la longue durée, n'a désormais plus rien d'ordinaire.

Bibliographie

- ARNIM Bettina von, « Den Studenten », dédicace de *Die Günderode in* Gustav KONRAD (hrsg.), 1959, *Bettina von Arnim*, Köln, Werke und Briefe.
- BARDET Jean-Pierre & François-Joseph RUGGIU (dir.), 2005, *Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques du for privé*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne.
- BARDET Jean-Pierre, ARNOUL Elisabeth & François-Joseph RUGGIU (dir.), 2010, *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux.
- BECKER-CANTARINO Barbara, 1985, « Leben als Text. Briefe als Ausdrucks- und Verständigungsmittel in der deutschen Briefkultur und Literatur des 18. Jahrhunderts », in Hiltrud GNÜG & Renate MÖHRMANN (hrsg.), *Frauen-Literatur-Geschichte*, Stuttgart, Suhrkamp Verlag, p. 83-104.
- CHARTIER Roger (dir.), 1991, *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard.
- D'ALEMBERT, DIDEROT, 1751-1780, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris.
- DAUPHIN Cécile, 1991, « Les manuels épistolaires au XIX^e siècle », in CHARTIER Roger (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard.
- DAUPHIN Cécile & Danièle POUBLAN, 2010, « Édition électronique d'une correspondance familiale du XIX^e siècle », in Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL & François-Joseph RUGGIU (dir.), *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, p. 185-204.

- DUCHÈNE Roger (dir.), 1972, *Correspondance*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- FACKERT Jürgen (hrsg.), 1971, *Briefe an ihren Sohn, Johann Wolfgang, an Christiane und August von Goethe*, Stuttgart, Reclam.
- FEILCHENFELT K. et al. (hrsg.), 1983, R. Varnhagen, *Gesammelte Schriften*, München, Beck.
- GUTZKOW Karl, 1843, « Diese Kritik gehört Bettinen », *Telegraph für Deutschland*.
- HAHN Barbara, 1997, *Rabel Levin Varnhagen, Briefwechsel mit Pauline Wiesel*, München, Beck.
- HOOCK-DEMARLE Marie-Claire, 2008, *L'Europe des lettres. Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen*, Paris, Albin Michel.
- KOSELLECK Reinhart, 1990, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, trad. fr. de *Vergangene Zukunft*, Francfort, 1979.
- LUBIN Georges (dir.), 1970, *Écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- LUXEMBURG Rosa, 1918, *Spartacus-Briefe* in *Die rote Fabne*, n°29.
- MANDELKOW Robert (hrsg.), 1976, *Goethes Briefe und Briefe an Goethe*, München, Beck.
- MOUYSET Sylvie, 2010, « J'ay deschiré les pages cy dessus pour raizons à moy regardant' : Le secret de famille dans les écrits du for privé français (XV^e-XIX^e siècle) », in Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL & François-Joseph RUGGIU, (dir.), *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, p. 147-160.
- NIENDORF Emilie von, 1844, *Sommertage mit Clemens. Brentano*, München.
- RAABE Paul, 1966, *Einführung in die Quellenkunde zur neueren deutschen Literaturgeschichte*, Stuttgart, Metzler.
- REY Alain (éd.), 2005, *Dictionnaire culturel de la langue française*, Paris, Le Robert.
- RILKE Rainer-Maria, 1910, *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, trad. M. BETZ, Paris, Seuil, 1966.
- RUGGIU François-Joseph, 2010, « Les écrits du for privé : une perspective européenne », in Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL & François-Joseph RUGGIU (dir.), *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, p. 9-18.
- SAND George, *Histoire de ma vie*, in LUBIN Georges (dir.), 1970, *Écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- SIERRA BLAS Verónica & Laura MARTINEZ MARTIN, « Le voyage des mots. Lettres d'émigrés et secrets de famille (Espagne et Amérique, XIX^e et XX^e siècles) », in Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL & François-Joseph RUGGIU (dir.), *Les*

écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, p. 185-204.

STEIG Reinhold, 1909, « Ein Besuch bei Frau Bettina von Arnim », *Vossische Zeitung* n°119, Berlin.

ULBRICH Claudia, 2010, « Les écritures de soi dans une perspective transculturelle. Pistes de recherche en Allemagne », in Jean-Pierre BARDET, Elisabeth ARNOUL & François-Joseph RUGGIU (dir.), *Les écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, Analyses, Publications*, Paris, Presses universitaires de Bordeaux, p. 81-91.

VON SYDOW Anna (hrsg.), 1910, *Briefe aus der Brautzeit*, Berlin.

VORDTRIEDE Werner (hrsg.), 1996 [1961, 1^{re} éd.], *Achim und Bettina in ihren Briefen. Briefwechsel Achim von Arnim und Bettine Brentano*, Frankfurt/Main, Insel Verlag.

WOLF Christa, 1980, *Lesen und Schreiben, Essays, Aufsätze, Reden*, Darmstadt, Luchterhand.